

Le texte suivant est tiré de *Perspectives : revue trimestrielle d'éducation comparée* (Paris, UNESCO : Bureau international d'éducation), vol. XXIV, n° 1-2, 1994, p. 339-348.

©UNESCO : Bureau international d'éducation, 2000

Ce document peut être reproduit librement, à condition d'en mentionner la source.

PLATON

(-428/-348)

Charles Hummel¹

Platon naquit en 428 av. J.C., c'est-à-dire vers la fin de cette période extraordinaire de l'humanité où les fondements de la spiritualité furent conçus par Lao-Tseu (fin VI^e début V^e siècle avant J.-C.), Confucius² (v. 551-497 av. J.-C.), Bouddha (v.550-480 av. J.-C.), Socrate (v. 469-399 av. J.-C.), et où furent rédigés les Upanishads ou « Traités des équivalences » (fin V^e début IV^e siècle av. J.-C.).

Il était issu d'une famille de la plus haute aristocratie d'Athènes. Les origines de son père remontent à Codrus, dernier roi d'Athènes. Un ancêtre de sa mère était un frère de Solon, le grand homme d'État et le législateur d'Athènes. Un de ses oncles, Critias, devait devenir un membre du Conseil des Trente. Platon aurait donc été prédestiné à jouer un rôle actif dans la politique d'Athènes. Il dit dans sa VII^e Lettre pourquoi il y renonça. En revanche, il élaborait la plus importante théorie politique de l'Antiquité et fonda ainsi les sciences politiques.

Lorsque Platon vit le jour, Périclès, ami de la famille, venait de mourir. C'était lui qui avait porté Athènes au sommet du pouvoir, de la richesse et de la culture. Parmi les grands tragédiens, Sophocle et Euripide enthousiasmaient le public. Le jeune Platon les a certainement rencontrés.

Mais Platon devait devenir un témoin de la décadence de cette Athènes qui lui était chère. Dans sa jeunesse, il vécut — probablement comme soldat — la défaite de sa ville dans la Guerre du Péloponnèse et le déclin de la démocratie athénienne qui s'ensuivit. Le crépuscule de la Grèce classique s'annonçait et, avec elle, la disparition des Cités grecques indépendantes remplacées par l'empire d'Alexandre. Platon vivait donc dans cette période de transition entre la Grèce classique et l'Hellénisme qui inaugurerait un nouveau chapitre dans l'histoire de l'Occident.

La vie

Le jeune Platon a sans doute suivi l'enseignement normal des garçons de son âge. Il a fréquenté, accompagné par un esclave (désigné comme "pédagogue"), une des écoles privées d'Athènes (aucune école publique n'existait de son temps), où il apprit à lire, écrire et calculer. Il apprit ensuite une grande partie de la poésie grecque par cœur, surtout les œuvres d'Homère, considéré par les Grecs comme l'éducateur par excellence. Il apprit aussi à chanter et à jouer de la cithare, car c'est ainsi — comme il le décrit dans le *Protagoras* — que le rythme et l'harmonie deviennent familiers à l'âme des enfants, afin de rendre ceux-ci plus civilisés, plus heureusement réglés dans leurs mouvements, plus heureusement équilibrés." (*Prot. 326 b*)³. Bien sûr, Platon fréquentait aussi le gymnase pour des exercices physiques, car "c'est chez le maître de gymnastique que l'enfant est [...] envoyé [...] afin qu'il ait un corps en meilleure condition à mettre au service des desseins honorables de son esprit, et que sa misère physique ne le contraigne pas à fuir lâchement les risques de la guerre ..." (*Prot. b-c*). Ajoutons que la soeur de Platon ne fréquentait aucune école ; son éducation se faisait, selon l'usage de son temps, uniquement à la maison.

L'événement décisif dans la vie du jeune Platon fut sa rencontre avec Socrate. A l'âge de vingt ans, le jeune et riche aristocrate devint le disciple le plus fidèle de Socrate, fils d'un tailleur de pierre et d'une sage-femme. Platon resta avec Socrate jusqu'à ce que celui-ci fut condamné à mort et exécuté par la démocratie athénienne (-399). Une blessure qui jamais ne se cicatrisa et renforça

en lui une attitude critique envers la démocratie. Les pages que Platon a consacrées à l' "Apologie de Socrate" et aux derniers moments de sa vie font partie des textes littéraires les plus émouvants de la littérature universelle.

Après la mort de Socrate, Platon quitta Athènes pour de longs voyages qui le conduisirent d'abord à Mégare, chez Euclide (le philosophe, pas le mathématicien), et ensuite presque certainement en Egypte et à Cyrène, sur la côte de l'actuelle Libye. Il se rendit aussi dans la Grande Grèce, au sud de l'Italie, où il fréquenta des milieux pythagoriciens, notamment auprès d'Archytas à Tarente. De là, il se rendit à la cour de Denys, le tyran de Syracuse, en Sicile, qui aimait s'entourer de personnalités célèbres afin de rehausser son propre prestige. Platon y présenta des vues sur les rois qui devraient être philosophes et consacrer leur vie, non aux intérêts et au pouvoir personnels, mais aux plus hautes valeurs morales. Le résultat fut un échec total. Après douze ans de voyages, Platon revient à Athènes où il fonda l'Académie.

Pendant son séjour à Syracuse, Platon s'était lié d'amitié avec Dion, le beau-frère de Denys, qui lui semblait prédestiné à devenir philosophe. Après la mort de Denys, Dion rappela Platon à Syracuse pour qu'il devienne le précepteur du second Denys. A nouveau, Platon espéra pouvoir mettre en pratique ses idées sur le rôle de l'éducation et de la philosophie dans la politique. Il se rendit donc à Syracuse, y fut très bien reçu et entreprit l'éducation de second Denys par l'enseignement des mathématiques, voie royale vers la philosophie. Dans sa biographie de Dion, Plutarque raconte comment toute la cour de Syracuse se mit à la géométrie, répandant de la sciure dans toutes les pièces du château-fort du tyran pour y dessiner des triangles, des cercles, etc. ... Mais le second Denys était un élève peu doué et se lassa rapidement des efforts pédagogiques de son austère professeur. Il était en outre jaloux de Dion qu'il exila. Platon reprit le chemin d'Athènes et la direction de l'Académie. En -361, il se laissa, pour une troisième fois, attirer à Syracuse. Le résultat ne fut pas meilleur. Une fois encore, Platon se trouva humilié. Ce ne fut que grâce à l'intervention d'Archytas qu'il réussit à retourner à Athènes. Il y meurt en -347, à l'âge de 81 ans.

L'œuvre

L'œuvre de Platon nous est parvenue pratiquement intacte. Il s'agit de vingt-huit *Dialogues* ainsi que de treize autres dont l'authenticité est plus ou moins douteuse. Il existe, en outre, treize *Lettres*, dont trois (VI, VII et VIII) sont généralement reconnues comme étant de la main de Platon. Les *Dialogues* de Platon couvrent un très large éventail de thèmes : le devoir, le courage, la vertu, la justice, l'amour, la beauté, la science, la nature, la rhétorique, la concordance des mots avec l'être et avec les idées, la nature de l'homme, la sagesse, la royauté, la législation, etc. A une seule exception — exception de taille, car il s'agit des *Lois*, sa dernière œuvre, qui expose en détail ses idées sur la politique éducative — Socrate est directement ou indirectement un des protagonistes des *Dialogues*.

C'est un phénomène unique qu'un disciple se soit si intimement identifié à son maître au point d'en faire son propre porte-parole. Il est extrêmement difficile de tracer une ligne de démarcation entre les idées de Socrate et celles de Platon. Les philosophes se sont appliqués à le faire en groupant les *Dialogues* de Platon en plusieurs catégories, des plus socratiques à ceux qui, se démarquant de manière évidente de la pensée du Socrate historique, seraient exclusivement platoniciens. Nous ne pouvons pas, ici, entrer dans ces subtilités de philologues, et nous intégrerons le Socrate tel qu'il apparaît de manière si vivante dans les *Dialogues* de Platon, au "profil" de celui-ci.

C'est d'ailleurs en tant qu'éducateur que Platon se confond le plus intimement avec son maître. Socrate apparaît dans l'œuvre de Platon comme la personnification de l'éducateur, même s'il nie être enseignant. De ce fait, la plupart, sinon tous ses *Dialogues*, répondent à un objectif essentiellement éducatif : toute l'œuvre est au service de la *paideia*.

Platon est un penseur extrêmement sérieux, moraliste austère, condamnant les plaisirs les plus innocents jusqu'aux éclats de rire (*R.*, 388e et *L.*, 732c). En même temps, c'est un écrivain aux qualités littéraires exceptionnelles, caractérisant ses personnages avec une économie de traits précis, à la manière des grands peintres chinois, créant en quelques phrases un atmosphère aussi vivante que réaliste, souvent maître d'une ironie et d'une subtilité inégalables. Mais par ailleurs, on peut trouver dans ses *Dialogues* de longs passages d'une dialectique ardue, parfois formaliste, pointilleuse et, avouons-le, franchement fastidieuse.

Les écrits de Platon ont eu une influence décisive sur toute la philosophie, voire sur l'ensemble de la culture occidentale, que l'on peut considérer comme une longue série de dialogues avec Platon ou, selon le grand philosophe américain A.N. Whitehead, comme "une série de notes en marge de Platon".

La philosophie

Pour comprendre Platon, pour pénétrer sa pensée, il est nécessaire d'être clairement conscient du fait que sa philosophie n'est en aucune manière, une doctrine. Platon n'a pas érigé un système philosophique comme l'a fait Hegel, par exemple. Ce qui détermine la philosophie de Platon, c'est le cheminement de sa pensée, le mouvement de sa réflexion, c'est ce qu'il appelle la dialectique, qui n'est pas une réflexion solitaire et, de ce fait, unilatérale ; il s'agit bien plutôt d'un cheminement collectif, entre amis — comme dans le *Banquet* — ou entre antagonistes comme dans *Gorgias*. De surcroît, les *Dialogues* de Platon, qui ont souvent pour thème l'élucidation d'un concept — le beau, le devoir, l'amour, la justice, le plaisir, etc. — ne se terminent pas d'ordinaire par une conclusion définitive ou une formule acceptée par tous. La question posée au départ reste ouverte. Ainsi *Protagoras* se termine par le constat : "Pour ce qui est de ces problèmes [que nous venons d'examiner], nous les discuterons, si tu veux bien, une autre fois ..." (*Prot.* 361 e).

Dans sa VII^e *Lettre*, Platon résume cette position : "Il y a pourtant une chose au moins que je suis à même de dire, concernant tous ceux qui ont écrit ou qui écriront, tous ces gens qui affirment avoir connaissance des questions auxquelles je m'applique ; ... il n'est pas possible à ces gens-là, telle est du moins mon opinion, de rien entendre à ce dont il s'agit. Là-dessus, en tout cas, il n'existe pas d'écrit qui soit de moi, et il n'en existera jamais non plus : effectivement, ce n'est pas un savoir qui, à l'exemple des autres, puisse aucunement se formuler en propositions ; mais, le résultat de l'établissement, résultat d'un commerce répété avec ce qui est la matière même de ce savoir, résultat d'une existence qu'on partage avec elle, soudainement, comme s'allume une lumière lorsque bondit la flamme, ce savoir se produit dans l'âme et, désormais, il s'y nourrit tout seul lui-même." (341 b-d).

A cette éclosion soudaine du savoir, telle une vision, le lecteur attentif des *Dialogues* de Platon se trouve associé. Nous devons toutefois ajouter à ce texte (si peu encourageant pour qui disserte sur Platon!) que vers la fin de la vie du philosophe, apparaît une teinte de dogmatisme qui nous donne tout à coup l'impression d'entendre un discours "ex cathedra" du professeur de l'Académie.

Platon analysait inlassablement les conditions et les limites du savoir face à un monde insaisissable parce que constamment en mouvement. Pour lui, les hommes (à l'exception des vrais philosophes) vivent dans l'illusion du réel. C'est pourquoi le Socrate de ses *Dialogues* ne cesse de démontrer à ses interlocuteurs combien leurs connaissances sont illusoire, parce que n'étant que des opinions mal fondées ou des préjugés. C'est ainsi que dans *Lachès*, pour ne citer qu'un exemple parmi tant d'autres, deux généraux éminents doivent reconnaître qu'ils ignorent ce qu'est le courage.

D'une part, animé par la certitude de l'absolu, il explorait la condition humaine dans ses relations avec les valeurs suprêmes du beau, du vrai et du bien. D'autre part, obsédé par l'expérience du déclin d'Athènes et convaincu que tout changement porte en soi des germes de

décadence, il est à la recherche de l'immuable, seul garant des valeurs absolues. C'est dans le concept des "Idées", dont le fameux mythe de la caverne (*R.*, 514a-517a) donne une illustration captivante, qu'il pense avoir découvert cette réalité incorruptible qui constitue pour lui le fondement de l'être.

Ce n'est que par une éducation appropriée et en philosophant que l'homme peut réussir à se libérer des chaînes de ses sens, de ses désirs, de ses ambitions (tels la richesse et le pouvoir) et de ses passions et qu'il peut accéder, progressivement, d'échelon en échelon, au vrai savoir et finalement à la vision de l'*Agathon*, le Bien suprême. La pensée de Platon est centrée sur l'homme, notamment sur les problèmes éthiques auxquels celui-ci doit faire face. Les questions du juste, de la justice et de la place de l'individu dans la société, c'est-à-dire dans la *polis*, l'état-cité grec, font partie de cette problématique éthique qui le préoccupe au plus haut point. Comme plus tard pour son élève Aristote, l'homme est pour Platon un animal politique. Il a consacré deux de ses œuvres les plus importantes — *La République* et *Les Lois* — à la politique dont la morale est une dimension essentielle.

Au fil de ses analyses de l'homme, Platon développe une nouvelle science de l'âme. Cette psychologie (autre science qu'il inaugurerait) peut sembler au lecteur moderne quelque peu naïve et élémentaire. Elle présente néanmoins des traits intéressants. Par exemple, lorsqu'il est question des maux de tête du jeune Charmide dans le *Dialogue* du même nom : "C'est dans l'âme, en effet, que pour le corps et pour tout l'homme les maux et les biens ont leur point de départ" (*Charm.* 156 e). Il est essentiel pour le destin de l'homme que celui-ci prenne soin de son âme. Ce n'est pas par hasard que Socrate demande au jeune Hippocrate, qui a l'intention de confier son éducation à *Protagoras* le Sophiste : "[es-tu conscient que] ton âme à toi, tu vas la donner à soigner à un homme qui est, dis-tu, un sophiste. Or, ce que peut bien être un sophiste, je serais fort surpris si tu le savais! Et pourtant, si cela tu l'ignores, tu ne sais pas non plus à qui tu confies ton âme, ni si c'est à quelque chose de bien, ni si c'est à quelque chose de mal." (*Prot.* 312 c).

Signalons enfin qu'avec ses thèses sur l'immortalité de l'âme, Platon a aussi abordé le domaine du religieux.

L'anti-sophiste

Le modèle idéal de l'éducateur platonicien est l'antithèse du sophiste. Nombreux sont les passages dans l'œuvre de Platon où Socrate critique les sophistes ou controve avec eux. C'est, selon la formule de Karl Jaspers, "la lutte de la philosophie contre la non-philosophie". Les sophistes sont, au temps de Platon, des professeurs itinérants de l'enseignement supérieur. Ils louent des salles et y donnent des cours contre rémunération (souvent très substantielle) aux fils de l'aristocratie qui, à l'âge d'environ seize ans, ont terminé leurs études élémentaires dans les écoles privées. Platon a lui-même presque certainement suivi des cours de sophistes célèbres, tels *Gorgias* ou *Protagoras*.

Les sophistes traitaient des sujets les plus divers. Mais ils sont surtout connus pour leur enseignement de la rhétorique, de l'art de parler et de persuader, de l'art de manipuler les masses. L'art oratoire, explique *Gorgias* dans le *Dialogue* qui porte son nom, "c'est la capacité de persuader, aussi bien les juges au tribunal qu'au Conseil les membres du Conseil et les membres de l'Assemblée à l'Assemblée", que dans toute autre réunion qui sera réunion politique" (*Gorg.* 452 e). Et le fameux *Protagoras* déclare, plein de fierté : "[l'objet de mon enseignement c'est] comment administrer au mieux les affaires de sa maison, et, pour ce qui est des affaires de l'État, savoir comment y avoir le plus de puissance, et par l'action, et par la parole." (*Prot.* 319 a). Dans *Le Sophiste*, Platon dresse son grand réquisitoire contre les sophistes. Il le fait en développant sa critique comme une sorte de contrepoint à un discours magistral sur l'Être. Ainsi élargit-il l'abîme qui sépare la vraie philosophie de la non-philosophie. Voici le portrait, peu complaisant, du sophiste : "il est un chasseur salarié d'une jeunesse riche ; un trafiquant des connaissances qui se

rappellent à l'âme ; un marchand au détail eu égard à ces mêmes articles ; un athlète en paroles ; un controversiste ; il fait naître dans la jeunesse l'opinion qu'il est, personnellement, sur toutes les choses, le plus savant des hommes ; il est un sorcier, un imitateur qui s'est réservé pour sa part la portion verbale de l'illusionnisme ..." (*Soph.* 231 d, 232 b, 268 c).

En revanche, le philosophe est "toujours placé par ses réflexions au contact de la nature de l'Être, [et] s'il n'est pas du tout facile à voir, c'est ... en raison de l'éclatante lumière de la région où il réside ; car la multitude est incapable de soutenir avec fermeté, par les yeux de l'âme, une vision qui se porte dans la direction du Divin." (*Soph.* 254 a-b).

Ce qui ressort, entre autres, de ces textes sur les sophistes, c'est ce profond sens de la responsabilité morale que Platon exige de l'éducateur authentique. C'est de lui que dépendent la santé et le destin de l'âme de son élève. C'est lui qui doit protéger son disciple contre les pseudo-connaissances et le guider sur le chemin de la vérité et de la vertu. Il ne doit être, en aucune manière, un simple colporteur d'articles d'études et de recettes pour gagner des procès ni pour faire carrière.

N'est-ce pas un terrible ironie de l'histoire que les citoyens d'Athènes aient précisément, par un vote démocratique, condamné à mort Socrate, sous le prétexte qu'il était un sophiste et qu'il corrompait la jeunesse?

La pédagogie socratique

Socrate est considéré comme l'éducateur par excellence. Cela se reflète dès le *Lachès*, où deux généraux réputés sont à la recherche d'un éducateur pour leurs fils. Et Werner Jaeger, dans *Paideia*, — œuvre classique sur l'éducation dans l'Antiquité —, considère Socrate comme le plus puissant éducateur de toute l'histoire de l'Occident.

Seul Socrate prétend le contraire, comme par exemple dans *L'Apologie* : "... que j'entreprenne de faire l'éducation des gens et que j'exige de l'argent pour cela : voilà encore qui n'est pas exact! ... A la vérité, c'est pourtant une belle chose, à mon sens, d'être capable, éventuellement, de faire l'éducation des gens comme le font Gorgias de Léontion, Prodicos de Céos, Hippias d'Elis." (*Apol.*, 19c, e). D'où vient ce paradoxe?

Socrate n'admet pas d'être pris pour un enseignant du genre sophiste. Selon lui, il faut savoir pour être en mesure d'enseigner. Pour apprendre à quelqu'un l'art du cordonnier, il faut savoir faire des souliers ; pour former un médecin, il faut connaître les maladies et savoir les guérir. Or, Socrate, en vrai philosophe, ne prétend pas posséder le savoir, il est conscient de ce qu'il ne sait pas, car il est constamment en quête du savoir ; au lieu que les autres — les sophistes, les gens dans la rue avec lesquels il engage des discussions et qu'il "examine" — vivent dans l'illusion du savoir. Et c'est cette illusion qu'il s'efforce de mettre à nu. Car c'est par cela que commence l'apprentissage de la vie juste, qui se réalise dans l'harmonie de l'homme avec son destin ultime qui est d'ordre moral et politique.

Dans le prologue du *Banquet*, il est une scène charmante et significative pour la pédagogie socratique. Socrate arrive en retard pour s'être arrêté en route, "l'esprit appliqué à des pensées intérieures" (*Banq.* 174 c), ainsi qu'il lui arrivait parfois. Agathon, l'hôte, l'invite à s'asseoir auprès de lui, "afin que, à ton contact, je me régale, moi aussi, de la trouvaille de sagesse qui s'est offerte à toi sous le porche des voisins!" Sur quoi, Socrate répond à Agathon : "Quelle bonne affaire ce serait, Agathon, si la sagesse était chose de telle sorte que de celui de nous qui en est le plus plein, elle coulât dans celui qui en est plus vide, à condition que nous soyons en contact l'un avec l'autre : comme l'eau que contiennent les coupes coule, par le moyen du brin de laine, de celle qui est plus pleine dans celle qui est plus vide!" (*Banq.* 175 d). La pédagogie socratique se démarque donc de cet enseignement traditionnel où un enseignant s'efforce de transmettre ses connaissances à un élève qui doit les assimiler plus ou moins passivement. La pédagogie socratique est une pédagogie

active, c'est la pédagogie du dialogue où éducateur et élève coopèrent à la recherche du savoir. Les deux parties sont engagées à travers un jeu de questions et de réponses dans la même quête (Platon utilise parfois l'image de la chasse) du savoir. C'est là, d'ailleurs, une autre raison — d'ordre méthodologique — pour Socrate de ne pas vouloir être considéré comme quelqu'un qui possède le savoir.

Cette pédagogie du dialogue caractérise l'ensemble de l'œuvre de Platon. Le lecteur est impliqué dans les débats, en tant qu'observateur actif. Platon pédagogue conduit le lecteur empêtré dans ses désirs et ses illusions, patiemment, par une critique ironique, jusqu'à la réflexion et l'indépendance.

Dans *L'Apologie*, Socrate insiste sur le fait qu'il est investi de son rôle éducatif par Apollon lui-même : "... c'est le dieu qui m'a assigné une place ... avec obligation de vivre en philosophant et en procédant à l'examen de moi-même et d'autrui." (*Apol.*, 28e). Et à l'hypothèse de son acquittement s'il renonçait à son rôle "d'examineur" il répond : "Athéniens ... j'obéirai au Dieu plutôt qu'à vous : jusqu'à mon dernier souffle et tant que j'en serai capable, ne vous attendez pas que je cesse de philosopher, de vous adresser des recommandations, de faire voir ce qui en est à tel de vous qui, en chaque occasion, se trouvera sur mon chemin, en lui tenant le langage même que j'ai coutume de tenir : 'O le meilleur des hommes, toi qui es un Athénien, un citoyen de la ville la plus considérable, de celle qui, pour le savoir et la puissance, a le plus beau renom, tu n'as pas honte d'avoir le souci de posséder la plus grande fortune possible, et la réputation et les honneurs, tandis que de la pensée, de la vérité, de l'amélioration de ton âme, tu ne te soucies point et n'y penses même pas!'" (*Apol.*, 29d, e).

C'est ainsi que chez Platon se confondent Philosophie et Pédagogie. Un aspect très souvent évoqué de la pédagogie socratique est la maïeutique" ou la "pédagogie de la sage-femme". La description de cette méthode se trouve dans *Ménon*. Le Socrate de Platon y démontre comment "l'enseignement est un ressouvenir" (*Mén.* 82 a) et comment l'éducateur doit agir en sage-femme pour faire accoucher son élève des connaissances qu'il porte en lui sans en être conscient. Pour démontrer cette méthode particulière, Socrate procède à une expérience pédagogique : il pose des questions à un jeune esclave de telle manière que celui-ci arrive à trouver la solution d'un problème géométrique relativement compliqué (*Mén.* 82 b - 85 b). De cette expérience, Socrate tire ces conclusions : "Ainsi donc, chez celui qui ne sait pas, il existe, concernant telles choses qu'il se trouve ne pas savoir, des pensées vraies concernant ces choses mêmes qu'il ne sait pas ... Sans avoir reçu de personne aucun enseignement, mais plutôt en étant questionné, ... il possédera des connaissances, ayant repris de son propre fond la connaissance en soi-même ... Or, reprendre soi-même une connaissance qu'il se donne lui-même, c'est se ressouvenir ... Donc, s'il doit y avoir en lui des pensées vraies, aussi bien dans le temps où il sera un être humain que dans celui où il ne l'aura pas été, pensées qui, une fois réveillées par l'interrogation, deviennent des connaissances, son âme ne doit-elle donc pas avoir appris dans le temps de toujours? Car, la chose est claire, c'est dans la totalité du temps qu'on est ou qu'on n'est pas un être humain." (*Mén.* 85 c, d ; 86 a).

La maïeutique présuppose une conception de l'immortalité de l'âme et de la métempsychose qui dépasse, sans doute, la pensée du Socrate historique. La doctrine du savoir acquis avant la naissance se trouve également développée dans *Phédon* (72b et suiv.) ; tandis que la maïeutique est décrite de manière détaillée, mais moins spéculative, dans *Théétète* (148e-151d), où il s'agit peut-être de la maïeutique du Socrate historique.

L'académie

Lorsque Platon créa l'Académie, vers -385, il avait un peu plus de quarante ans. Il installa son institution dans une propriété avec jardin située non loin de la ville. L'Académie est souvent considérée comme la première université de l'histoire, ce qui n'est pas tout à fait exact. Elle ressemblait davantage à *l'universitas* médiévale qu'à l'université moderne. Elle était un centre de

recherches et d'études mais nous en ignorons les détails d'organisation. C'était plus une communauté scientifique qu'une école. Les communautés pythagoriciennes que Platon a fréquentées en Grande Grèce l'ont sans doute inspiré quand il créa l'Académie. Juridiquement, elle était constituée sous forme de "thiase", c'est-à-dire d'une confrérie religieuse. Elle était consacrée aux Muses. Professeurs et disciples y vivaient dans une atmosphère communautaire que renforçait une pédagogie du dialogue, des discussions complétant l'exposé doctrinal.

Platon dirigea l'Académie jusqu'à la fin de sa vie, ce qui signifie qu'il fut pendant une quarantaine d'années l'animateur et le principal enseignant de ce centre intellectuel de la Grèce antique. Après la mort de Platon, l'Académie continua d'exister jusqu'en 529 de l'ère chrétienne, c'est-à-dire pendant près de neuf siècles.

Selon une vieille tradition, une inscription au-dessus du portail de l'Académie stipulait que des connaissances en géométrie étaient une condition pour y avoir accès. Platon s'est vraisemblablement passionné pour les mathématiques lors de ses rencontres avec les pythagoriciens et notamment avec Archytas de Tarente qui était un brillant mathématicien. Lui-même mathématicien chevronné, Platon invita d'autres spécialistes de cette discipline à enseigner à l'Académie, par exemple Eudoxos, qui était mathématicien, astronome, géographe et médecin.

Les sciences naturelles avaient également leur place à l'Académie, ce que l'on a tendance à oublier, tellement l'image de Platon, grand maître de l'éthique et de la métaphysique, est ancrée dans la tradition. Le grand dialogue *Timée ou De la nature* porte témoignage des efforts de l'Académie dans ces domaines et des connaissances encyclopédiques en sciences naturelles qui y avaient trouvé demeure. Nous disposons d'ailleurs d'un fragment amusant d'une comédie d'Epicrates où un des personnages raconte ce qu'il a entendu en passant à côté du jardin de l'Académie : "Ils essayaient de définir les différences entre la façon de vivre des animaux et la croissance des arbres et des légumes. Entre autres, ils discutaient la question de savoir à quelle espèce appartenaient les potirons ...".

Les sciences politiques, thème central de l'Académie, étaient étudiées et enseignées de manière systématique. L'Académie possédait toute une collection de textes des constitutions d'un grand nombre d'États. Des politiciens et des hommes d'État y ont été formés ainsi que des spécialistes en droit constitutionnel. La liste de disciples de l'Académie appelés comme consultants politiques ou juridiques dans des États grecs est longue et montre bien le rayonnement de celle-ci.

Le rêve de Platon était de former dans son Académie ces "rois — philosophes" dont il traite abondamment dans ses deux œuvres *La République* et *La Politique* qui constituent, avec *Les Lois*, la moisson des études et des recherches que l'Académie consacra aux sciences politiques.

Mais c'est évidemment la philosophie qui réalisait le couronnement des études de l'Académie. La fondation de l'Académie inaugura une époque nouvelle dans la pensée de Platon. Avec elle, il se détacha de la démarche philosophique de Socrate. Les doctrines pythagoriciennes étaient devenues pour lui une source d'inspiration aussi importante que l'exemple de son ancien et toujours vénéré maître. Cette orientation s'annonce dans *Ménon* (nous l'avons déjà remarqué) et *Gorgias*, et va s'accroissant jusqu'aux *Lois*. Sauf dans cette dernière œuvre (posthume), Socrate reste un des personnages centraux des *Dialogues*. Néanmoins, le ton des œuvres devient plus doctrinal. Ceci nous paraît être non seulement un reflet de sa vie quotidienne de professeur de l'Académie, mais aussi le signe d'une affirmation consciente de son acquis philosophique.

Les questions éducatives dont il s'occupe changent également d'orientation. Elles avaient été surtout d'ordre pédagogique, voire méthodologique, fortement inspirées par la figure de l'éducateur qu'était Socrate ; elles seront désormais d'ordre presque exclusivement social et politique. Le centre d'intérêt se déplace vers la politique de l'éducation.

La politique de l'éducation dans la cité idéale

La politique éducative selon Platon se trouve développée dans les deux œuvres les plus volumineuses qu'il ait écrites : *La République* et *Les Lois*. Dans *La République* Platon imagine une cité modèle incarnant la justice. Il s'agit d'une sorte d'utopie. (Mais pour Platon, l'idéal — immuable — est plus réel que les faits de ce monde qui change constamment!) Selon Rousseau, "*La République* de Platon ... est le plus beau traité d'éducation qu'on ait jamais fait" (*Émile*, Livre I). Dans *Les Lois* Platon élabore un projet de législation très détaillé à l'intention d'une ville coloniale à créer. Même si les thèmes de ces deux *Dialogues* paraissent presque identiques, il existe des différences considérables. Mais ces divergences concernent à peine les questions éducatives. *La République* constitue la théorie pure de la cité idéale, tandis que *Les Lois* représente l'application pratique dans l'hypothèse d'un cas concret.

La population de *La République* est divisée en trois classes bien distinctes : les esclaves qui font l'objet de dispositions particulières dans *Les Lois*, les artisans et commerçants (normalement des étrangers sans droit de cité) et enfin les "gardiens" responsables de la sécurité et de la gestion de la Cité. Cette dernière classe est elle-même répartie en deux catégories : les gardiens "auxiliaires" et les gardiens "parfaits" ou régents, les premiers, normalement les plus jeunes, étant responsables de la sécurité interne et externe (dont la police et l'armée) et les seconds, les sages, veillant sur la bonne marche et sur l'harmonie de la Cité. A la tête de la Cité se trouve un "roi-philosophe" (dont Archytas de Tarente pouvait être un exemple), idée reprise dans *La Politique*, mais abandonnée dans *Les Lois*, où un "Conseil nocturne" reprend les fonctions de la plus haute autorité.

La société idéale selon Platon est une société statique comme un temple dorique, car, s'agissant d'une Cité idéale, tout changement ne peut qu'engendrer le mal, la décadence (*L.*, 797d). Ainsi, est-elle protégée de tout ce qui crée des turbulences dans la convivialité des citoyens et engendre ainsi des changements. Les gardiens sont obligés de se consacrer entièrement au service de l'État. Ils n'ont droit ni à des richesses matérielles (créatrices de jalousies et de conflits), ni à des distractions même légères (mettant la vertu en péril), ni à des ambitions privées. Ils ont tout en commun : le logement, les repas, les femmes, les enfants.

Une des tâches de l'éducation dans la Cité platonicienne est d'en assurer le *statu quo*. Toute innovation en est bannie. C'est l'éducation qui doit être le garant contre tout changement et contre toute forme de subversion, à l'inverse de la plupart des théories éducatives modernes.

Cependant, et malgré son conservatisme foncier, Platon a eu des idées tout à fait novatrices. Ainsi proclame-t-il l'égalité des sexes à une époque où les femmes — à l'exception des courtisanes — étaient reléguées au foyer. Dans la Cité platonicienne, les jeunes filles font de la gymnastique, nues comme les garçons, et elles seront appelées à faire la guerre en portant des cuirasses comme les hommes. Elles partagent, sans discrimination, l'éducation des garçons. Platon prévoit, en outre, l'éducation obligatoire pour tous, c'est-à-dire pour tous les membres de la classe des gardiens, ce qui ne fut réalisé, effectivement, que bien plus tard, par la Révolution française. Cette éducation va bien au-delà d'un enseignement élémentaire. En revanche, Platon n'évoque que très rarement la formation des artisans et des commerçants, qui se limite à un simple apprentissage. Quant aux esclaves, ils sont totalement absents.

En fin de compte, Platon aura été le premier à concevoir un système éducatif complet, de sa gestion jusqu'à un curriculum détaillé. Dans *Les Lois*, Platon indique comment l'enseignement devrait être organisé et administré. Tout le système éducatif est dirigé par un "Ministre de l'éducation". "Parmi les plus éminentes magistratures de l'État, celle-là est de beaucoup la magistrature la plus importante". Ce ministre "assurera la surveillance de l'éducation tout entière, pour les filles comme pour les garçons ... [Il devrait avoir] pas moins de cinquante ans, [être] père d'enfants légitimes, ... garçons et filles ..." (*L.*, 765d-e). Il a sous ses ordres des "fonctionnaires chargés de veiller au bel aménagement des gymnases et des écoles, à l'instruction qui s'y donne. ...

Ils surveilleront ce qui a rapport à la fréquentation scolaire et aux locaux pour les garçons et pour les jeunes filles ... [D'autre part] des magistrats s'occupent des concours musicaux ... et des compétitions d'ordre physique ..." (*L.*, 764c-d). Ces concours sont importants car ils déterminent la carrière des gardiens.

L'éducation des gardiens — une éducation continue qui commence au stade prénatal et se poursuit jusqu'à l'âge de la retraite — est décrite en détail dans *La République* (notamment Livres II-V et VII) et dans *Les Lois* (notamment Livres I, II et VII). Toutefois, dans *Les Lois*, le plan d'études s'arrête plus tôt. Platon ayant renoncé à l'idée du roi-philosophe, il n'y développe plus en détail l'enseignement de la philosophie comme il l'a fait dans *La République*. Après avoir introduit le concept de "gardien", Platon poursuit : "Maintenant, comment l'élèverons-nous et procéderons-nous à son éducation? Et n'y a-t-il pas pour nous quelque intérêt à faire cet examen, pour apercevoir ce qui est le but où tendent tous les problèmes examinés par nous, savoir de quelle façon prennent naissance dans les sociétés politiques la justice et l'injustice?" (*R.*, 376c-d). La finalité de l'éducation platonicienne est donc d'ordre moral et politique. Il ne s'agit pas d'un apprentissage pour savoir faire, mais d'une formation pour savoir être.

Comme la beauté et la santé du corps et de l'âme sont des objectifs essentiels de l'éducation platonicienne (voir *L.*, 788c), cette éducation est organisée, conformément à l'usage grec, suivant deux branches : gymnastique et culture³.

L'éducation physique commence avant la naissance. Il est recommandé aux femmes enceintes de se promener et de bouger beaucoup, car "toute secousse ou mouvement ... [communique] bonne santé, beauté et vigueur" à l'enfant à naître (*L.*, 789d).

Avant l'école, l'éducation des enfants incombe aux parents (dans *La République* ils sont élevés en commun, sans connaître leurs parents!), qui devraient les traiter avec une rigueur mesurée, car "la mollesse rend le caractère de l'enfant difficile et irritable, sujet à de violents mouvements d'humeur pour de faibles motifs, tandis qu'au contraire une servitude brutale et sauvage, en faisant d'eux des êtres plats, sans noblesse, misanthropes, les rend impropres à la vie sociale." (*L.*, 791c)

L'enseignement de la culture commence très tôt par les contes que les parents racontent à leurs enfants. Platon attache la plus grande importance au contenu de ces histoires, car ces premières impressions façonnent l'âme encore malléable de l'enfant et déterminent son caractère. Dès lors, ces contes sont soumis à la censure. Platon insiste fortement, et à maintes reprises sur la censure, qui n'épargne pas même Homère.

Après les contes, ce sont les jeux qui doivent contribuer à la formation des enfants. "Pour devenir en quoi que ce soit un homme de mérite, on doit ... s'exercer dès l'enfance, aussi bien en s'amusant que d'une manière sérieuse ... Ainsi, par exemple, pour devenir un bon constructeur de maisons, on doit ... s'amuser à construire quelque construction enfantine ..." (*L.*, 643b). De trois à six ans, les jeux se feront en commun sous la surveillance de femmes désignées à cet effet.

A l'âge de six ans, les enfants entrent à l'école. Ils apprennent d'abord à lire, à écrire et à calculer. "Pour ce qui regarde les études littéraires, l'enfant, à dix ans, y consacra trois années ; quand il aura treize ans, ce sera le bon moment pour commencer d'aborder l'étude de la lyre, étude à laquelle il passera trois autres années. Défense au père, aussi bien qu'à l'enfant lui-même, et que ces études lui plaisent ou qu'il les déteste, d'augmenter ou d'abrégé cette durée ..." (*L.*, 809e-810a).

A côté de cette éducation littéraire et musicale, les élèves de la Cité platonicienne pratiquent toutes sortes de sports, y compris l'équitation et les exercices d'armes. Il importe qu'il existe un équilibre aussi parfait que possible entre culture et gymnastique (*R.*, 411c et suiv.).

A l'âge de dix-huit ans, au terme de cette éducation de base pendant laquelle ils auront passé de nombreux concours et des examens de toutes sortes, les jeunes gens — garçons et filles — seront appelés, pendant deux ou trois ans, à se consacrer exclusivement à des exercices physiques et militaires, ce qui correspond à "l'éphébie" traditionnelle.

A l'âge de vingt ans commencent les études supérieures pour ceux qui auront été sélectionnés pour les aborder, sur la foi de leurs performances antérieures. C'est là que le curriculum de Platon diffère fondamentalement de la tradition qui avait recours, pour cet enseignement, aux sophistes. Ce sont avant tout ces études supérieures, menant à la philosophie et, en même temps, aux plus hautes responsabilités dans la Cité, qui intéressent Platon. Elles font d'ailleurs l'objet de l'enseignement dans son Académie. Jusqu'à l'âge de vingt ans, l'enseignement était donc obligatoire. Platon recommande toutefois "d'éviter de donner à l'enseignement l'aspect d'une contrainte d'étude ... Parce que ... il n'y a point d'objet d'étude dont, chez un homme libre, un comportement servile doive accompagner l'étude ... [En plus], aucune étude forcée ne s'établit de façon permanente" (*R.*, 536d-e).

Pendant dix ans, ces études supérieures sont consacrées à une synthèse systématique des matières étudiées antérieurement : "leurs études, qui se sont faites pêle-mêle dans l'éducation de leur enfance, il faut les rassembler, en vue d'une vision d'ensemble des liens de famille qui unissent ces études entre elles et avec la nature du réel" (*R.*, 537c). Cela est indispensable pour accéder à la dialectique, "car le dialecticien est celui qui a une vision d'ensemble" (*R.*, 537c). C'est probablement aussi à ce stade qu'on étudiera *Les Lois* comme d'un manuel de sciences politiques et sociales et de droit comparé (*L.*, 811c-d).

Une importance particulière est ensuite attachée à l'étude des quatre sciences qui constituent la propédeutique à la philosophie : l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie et la science de l'harmonie. Ce sont des disciplines-là qui élèvent l'âme vers ce qui est immuable. Les mathématiques — arithmétique et géométrie — libèrent l'esprit des sensations, l'acclimatent au monde des concepts purs et tournent l'âme vers les hauteurs des Idées. "La géométrie est connaissance de ce qui est toujours" (*R.*, 527). C'est par elle qu'on apprend à manier des concepts (*R.*, 510-511). L'astronomie initie l'âme à l'ordre et à l'harmonie immuable du cosmos. Les études harmoniques, science sœur de l'astronomie, sont centrées sur la recherche et la connaissance des lois et de l'ordre dans le monde de l'ouïe. L'influence des pythagoriciens est ici évidente. Platon souligne avec insistance qu'il faut "éviter que ceux dont nous ferons l'éducation entreprennent jamais d'étudier incomplètement quelqu'une de ces matières." (*R.*, 530e)

C'est à l'âge de trente ans — pas avant — que les étudiants de Platon commencent enfin à étudier la philosophie ou la dialectique. Ces études, ils les poursuivront pendant cinq ans. Après cela, il devront "descendre de nouveau dans la caverne" et servir pendant quinze ans dans l'armée et dans l'administration, où ils seront constamment mis à l'épreuve. "De ces hommes (et femmes) arrivés à la cinquantaine, ceux qui ... auront obtenu la première place en tout ..., dans l'activité pratique aussi bien que dans les sciences" parviendront à la vision du Bien ; "et quand ils auront vu le Bien en lui-même, [ils devront] se servir de ce modèle suprême pour l'État." (*R.*, 540a). Puis, le reste de leur vie durant, ils se consacreront en alternance à la philosophie et aux affaires publiques.

Après leur retraite, les dignitaires de l'État auront le loisir de se consacrer entièrement aux délices de la philosophie, ce sera leur seule récompense.

La *Polis* de Platon est essentiellement une Cité éducative. Elle est créée par l'éducation. Elle ne peut durer qu'à condition que tous les citoyens aient bénéficié d'une éducation qui les rende capables de prendre des décisions politiques raisonnables. C'est l'éducation qui doit conserver la Cité intacte et la défendre contre toute innovation nocive. C'est une éducation qui ne vise pas l'épanouissement individuel, mais qui est entièrement au service de la Cité, garante du bonheur de ses citoyens aussi longtemps que ceux-ci lui permettent d'incarner la justice.

Notes

1. Charles Hummel (Suisse). Études de philosophie aux Universités de Bâle (auprès de Karl Jaspers), Rome et Zurich. Délégué permanent de la Suisse auprès de l'UNESCO, 1971-1987. Membre du Conseil exécutif de l'UNESCO. Membre (et président) du Conseil du Bureau international d'éducation (BIE). Représentant de la Suisse au Conseil de la Coopération culturelle (Strasbourg).

- Ambassadeur en Irlande (1987-1992). Auteur de *Nicolas de Cuse, de l'éducation d'aujourd'hui face au monde de demain* et de nombreux articles sur des questions philosophiques et pédagogiques.
2. Les extraits des textes de Platon sont cités d'après la traduction de Léon Robin : *Platon, Œuvres complètes*, 2 vol. ; Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Éditions Gallimard, 1950. La numérotation des pages suit, selon la coutume, l'édition de Stephanus (1578).
Abréviations : Apol. = L'Apologie de Socrate ; Banq. = Le Banquet ; Gorg. = Gorgias ; L. = Les Lois ; Lach. = Lachès ; Men. = Ménon ; Prot. = Protagoras ; R. = La République ; Soph. = Le Sophiste.
 3. Platon utilise le terme de "musique" qui englobe pour lui autant la musique que la littérature.

Bibliographie choisie

La littérature sur Platon étant immense, cette bibliographie ne contient que les publications que j'ai effectivement utilisées.

- Blättner, F. *Geschichte der Pädagogik* [Histoire de l'éducation]. Heidelberg, Quelle und Meyer, 1968.
- Brun, J. "L'Académie". Dans *Histoire de la philosophie, Encyclopédie de la Pléiade*, vol. I. Paris, Gallimard, 1969.
- . *Platon et l'Académie*. Paris, Presses Universitaires de France, 1991.
- Castle, E.B. *Ancient education and today* [L'éducation dans l'Antiquité et aujourd'hui]. Londres, Penguin Books, 1962.
- Cross, R.C. et Woosley, A.D. *Plato's 'Republic'. A philosophical commentary* [« La république » de Platon : commentaire philosophique]. Londres, Macmillan, 1991.
- Ferber, R. *Platos Idee des Guten* [L'idée platonienne du Bien]. Sankt Augustin, Academia Verlag Richarz, 1989.
- Gauss, H. *Handkommentar zu den Dialogen Platons* [Commentaire sur les « Dialogues » de Platon]. 7 volumes, Bern, Herbert Lang, 1952-67.
- Gigon, O. *Sokrates* [Socrate]. Bern, A. Francke, 1979.
- Grube, G.M.A. *Plato's 'Republic'. (Translation and commentary)* [« La République » de Platon (traduction et commentaire)], Indianapolis, Hackett, 1986.
- Guillermit, L. *Platon par lui-même*. Combas, Édition de l'éclat, 1989.
- Jaeger, W. *Paideia. Die Formung des griechischen Menschen* [Paideia : la formation de l'homme grec]. Berlin, Walter de Gruyter, 1959.
- Jeannière, A. *Lire Platon*. Aubier, 1990 (sans indication de lieu).
- Marcuse, L. *Plato und Dionys* [Platon et Denys]. Berlin, Blanvalet, 1968.
- Marrou, H.-I. *Histoire de l'éducation dans l'antiquité*. Paris, Seuil, 1976.
- Nietzsche, F. *Introduction à la lecture des 'Dialogues' de Platon*. Combas, Édition de l'éclat, 1991.
- Picht, G. *Platons Dialoge 'Nomoi' und 'Symposion'* [Les dialogues de Platon « Les lois » et « Le banquet »]. Stuttgart, Klett-Cotta, 1990.
- Pietri, C. "Les origines de la 'pédagogie'. Grèce et Rome". Dans : *Histoire mondiale de l'éducation*, vol.1. Paris, Presses Universitaires de France, 1981.
- Platon, *Sämtliche Werke* [Œuvres complètes]. Eingeleitet von O. Gigon, Uebertragen von R. Rufener. Zürich, Artemis, 1974.
- Popper, K.R. *The open society and its enemies* (Vol. 1), Plato. Londres, Routledge, 1991. *La société ouverte et ses ennemis* (Vol. 1), Platon. Paris, Seuil, 1979 [Édition française malheureusement abrégée]. 1991.
- Ruggiero, G. de. *La Filosofia Greca* [La philosophie grecque]. Bari, Laterza, 1946.
- Vlastos, G. *Socrates* [Socrate]. Cambridge, University Press, 1991.
- Wahl, J. *Platon*. Dans: *Histoire de la philosophie*. Paris, Gallimard, [Encyclopédie de la Pléiade, vol. 1]. 1969.
- Wyller, E.A. *Der späte Platon* [Le dernier Platon]. Hamburg, Felix Meiner, 1970.